

Le canon muet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 26

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

toutes les directions, et 8000 vaincus vinrent chercher un asile sur notre territoire.

Le Conseil fédéral avait immédiatement ordonné une levée de troupes pour protéger notre frontière, désarmer et interner les fuyards.

Le bataillon vaudois mis sur pied, et auquel appartenait le sous-lieutenant Gruffel, faisait partie de la 3^{me} brigade, 1^{re} division, dont le quartier-général était à Bâle. D'après la dislocation qui eut lieu, ce bataillon stationna d'abord au village de Mœhlen, district de Rheinfelden (Argovie), et fut ensuite cantonné à Bâle-Campagne.

* * *

D'un autre côté, le bruit que la Prusse allait profiter de l'occasion que lui offraient les événements pour diriger ses troupes sur le canton de Neuchâtel et y rétablir le pouvoir monarchique, prenait de plus en plus de consistance; et si l'on jette un coup-d'œil sur nos journaux de l'époque, on voit que la situation était alors envisagée comme très grave pour la Suisse.

M. le pasteur Félix Chavannes, qui accompagnait nos troupes à la frontière, comme aumônier de la-taillon, s'inspirant de ces circonstances, composa son beau chant patriotique: *Aux bords du Rhin*. C'était à Rheinfelden.

Quand ses strophes furent terminées et qu'il leur eut adapté une musique entraînante, Félix Chavannes, s'adressant au commandant, lui demanda :

— Connaissez-vous, dans le bataillon, un bon chanteur ? J'ai composé là quelques couplets, qui pourraient peut-être faire plaisir à nos braves soldats.

— Certainement, fait le commandant, adressez-vous seulement au sous-lieutenant Gruffel; il possède une excellente voix.

L'aumônier se met aussitôt à la recherche de L. Gruffel, qu'il trouve à la tête d'un poste sur un des ponts du Rhin :

— Voyons, mon ami, le commandant me dit que vous êtes bon chanteur : Eh bien, nous allons étudier ensemble ces couplets, composés pour notre bataillon.

Et M. Chavannes chanta trois ou quatre couplets. A peine avait-il achevé, que Gruffel, qui en avait presque instantanément retenu la mélodie, les répétait à la grande joie de l'auteur. Celui-ci lui remit son manuscrit, qu'il apprit bientôt par cœur, et deux jours après, au repas des officiers, le jeune sous-lieutenant chantait d'une magnifique voix de ténor les couplets de M. Chavannes, au milieu d'applaudissements enthousiastes. A partir de ce moment, cette chanson fit le tour du bataillon, et devint, comme on le sait, des plus populaires. Nous nous plaçons à rappeler ici ses deux plus beaux couplets :

Aux bords du Rhin, le Suisse, dans son âme,
Sent reverdir son courage et sa foi.
O Roi des rois, ta parole proclame
La liberté pour qui s'appuie en toi !
Jusqu'à ce jour, d'un regard tutélaire,
Tu protégeas un peuple souverain;
Mais, s'il le faut, nous attendrons la guerre
Aux bords du Rhin.

Aux bords du Rhin, de chaque flot qui passe,
J'entends sortir ces mots mystérieux :
« Libre ou mourir ! Suisse garde ta place !
Moi, dans mon cours, je vais sous d'autres cieux.
Aux nations qui boivent de mon onde,
Quoi ! si longtemps aurais-je dit en vain :
« La liberté rajeunira le monde
Aux bords du Rhin ? »

QUIN'EST PAR MALHEUR QUE TROP VRAI

L'AUTRE jour, avant le vote, dans une de nos villes de la campagne, sise à mi-côte entre le lac et le Jura, au milieu des prés et du vignoble, un paysan se présente dans le bureau d'une banque particulière. C'est un paysan fort à son aise, et de plus, un chrétien de la fine fleur, que ne sont dignes de posséder ni l'Eglise nationale, ni même la libre : il est de sa doctrine à lui, et plus fidèle qu'aucun autre à l'idéal du Christ : Paix sur la terre ! L'agent de banque lui cause, et, voyant ses heureuses dispositions de paix envers les gens de bonne volonté, lui présente une

liste de souscription pour seconder les efforts du comité de propagande en faveur de l'entrée de la Suisse dans la Société des nations.. Oh ! la la ! L'éluc-pacifiste, qui voit sa bourse un tantinet menacée, trouve du coup la réponse appropriée, et se met à parler en Normand :

— Ah ! oui, cette Société des Nations ? Je tergiverse mon opinion là-dessus... enfin, je ne sais justement pas si je veux voter *oui* ou *non* ! Ça fait qu'il sera plus loyal de ne rien payer pour ne pas engager ma conscience !

Quand la S. d. N. nous aura valu quelque avantage dont notre bonhomme tirera son profit, nous l'entendrons dire : « Ah ! ce qu'il a fallu lutter pour obtenir ce *noble idéal* ! Certes, ce n'est ni mes forces, ni mon argent qui ont manqué à la cause : j'ai été un des convaincus de la première heure, « un ferme soutien ».

Vaudois, mes frères, soyons Vaudois; mais, de grâce, ne soyons pas plus Normands que les Normands. N'est-il pas plus digne de dire aux gens avec franchise : « A vous ma voix, à moi mon argent, que je place au-dessus de tout, et à bon intérêt ! »

Pensée d'avril. — C'est beau la jeunesse ! Quand un gosse de 20 ans possède 4 ou 5 pipes, une bonne amie, ou deux, et 10 sous dans sa poche, il s'écrierait volontiers comme le Napoléon de Victor Hugo : L'avenir, l'avenir est à moi !

On peut se tromper de ça ! — Un soir que Guentz s'était endormi dans l'étable d'une ferme d'un village voisin de Lausanne, une chèvre vint, pendant la nuit, caresser de sa queue le visage du dormeur.

Le père Guentz, se réveillant brusquement et à demi, s'écria :

— Assez savonné comme ça !... Rasez seulement !
Il se croyait chez le coiffeur. C. P.



L'AMOUR ET LE MARIAGE

NA raison de dire que la sagesse des anciens est toujours bonne à méditer. Au cours des âges, on a vu les philosophes parler de l'amour en termes bien différents selon leur humeur, leur tempérament et leur caractère. Et puis il y a aussi la sagesse populaire qui nous donne des maximes toutes faites, des propos que l'on se transmet d'une génération à l'autre et qui très souvent répondent à la mentalité des peuples comme des individus.

En voici quelques-unes, de ces maximes, gaies ou mélancoliques, imprégnées d'idéal ou marquées au coin du plus robuste bon sens populaire, pétillantes d'esprit ou frappées de désenchantement ou de scepticisme. Qu'on veuille bien les juger d'une manière tout à fait objective en se rappelant les paroles du moraliste : « Epruvez toutes choses et retenez ce qui est bon. »

Et d'abord c'est l'austère Richelieu qui dit en parlant de l'amour : « Il m'a fait trop de mal pour en dire du mal et trop de bien pour en dire du mal. » Parole autrement profonde que celle de cette petite âme romantique qui dit : « L'amour, c'est l'âme du monde entier. »

La définition qu'en donne un vieil avocat lausannois complète la précédente et répond, comme en écho, au laconique propos de Richelieu : « Souvent de la joie, souvent de la tristesse, toujours des larmes. »

Citons également les paroles d'un petit cœur sensible, qui ne craint pas l'amour, celui-là : « Deux cœurs, un battement; deux âmes, une pensée; deux lèvres, un baiser ! »

Mais derrière les idéalistes, voici les gens prudents, les matérialistes qui ne s'embarrassent pas de principes, ni de vains mots, ni de préjugés et qui n'avancent qu'après avoir pris mille précau-

tions. En voici un : « L'amour est un sentiment dont la sympathie fut jadis une pomme, aujourd'hui une bourse. »

Et cet autre : « L'amour ? une maladie dont le bacille est encore mal connu; d'aucuns assurent que la proximité des sacs d'écus favorise son développement. »

Les sceptiques ont coutume de dire : « Il ne faut pas aller aux cerises sans crochet, ni à l'amour sans argent. » Quant aux filles de Savigny, elles n'y vont pas par quatre chemins; elles disent : « Ce n'est pas la peine d'attendre pour aller aux noisettes qu'on n'ait plus de dents. »

Le poète Paul Déroulède qui, si l'on en croit un ironiste, aime trop la France pour se résoudre à accepter le mariage, le poète Déroulède conta volontiers que « la beauté sans argent est un clocher sans cloches. »

Et voici qu'après les matérialistes et les sceptiques, il faut bien entendre aussi ceux qui leur ressemblent comme des frères, les désabusés. Prenons, pêle-mêle, quelques-uns de leurs propos :

« L'amour, c'est la dorure charmante, incomparable, idéale d'un fort méchant livre. »

« L'amour, c'est comme la soupe, d'abord chaud, puis tiède, puis froid. »

Les Ormonnans qui ont coutume d'aller à la foire des Mosses disent volontiers : « Il n'y a femme, cheval ou vache qui n'ait quelque tache. » Et les Valaisans ajoutent : « Une bonne femme, une bonne mule et une bonne chèvre sont trois méchantes bêtes. »

Méditons aussi le proverbe patois : « Ci que se marie à la couaite, à l'éji sin répit. »

Un vieux proverbe persan, vieux comme le monde, est de nature à nous rendre mélancoliques, le voici : « Si tu vas à la guerre fais une prière, si tu vas sur la mer fais deux prières, si tu songes au mariage fais trois prières. »

Mais les petites pensionnaires sentimentales n'ajouteront jamais foi à de tels propos. Voici ce qu'on peut lire dans le journal d'une jeune fille de dix-huit ans : « L'amour est une goutte céleste que les cieux ont versée dans le calice de la vie pour en corriger l'amertume. » Ou bien : « L'amour est une source de poésie, de joie et de vaillance. » Et encore : « C'est l'aiguillon des plus nobles héros; un duo d'âmes où le cœur bat la mesure. »

Le club des vieux garçons de Lausanne ne confond pas l'amour et le mariage. Quand un des leurs se met à « fréquenter », ils ont coutume de dire : « L'amour nous le prend, le mariage nous le rendra ! »

A cette question : Quand faut-il se marier ? la sagesse populaire répond : « Quand on peut. » Ecoutez plutôt ce que disent les gens de Château d'Oex : « Quand les fèves sont en fleurs, les fous sont en vigueur. »

On pourrait en citer beaucoup d'autres mais cela nous entraînerait trop loin. Il faut conclure, et pour cela nous ne trouvons pas de meilleure formule que celle d'un féministe du bon vieux temps qui portait son toast aux dames en disant :

« Vive la femme qui partage nos douleurs, double nos joies et triple nos dépenses ! »

Jean des Sapins.

Le bon billet. — Mme X***, qui n'a pas l'humeur facile, pressait son mari, malade, de prendre médecine. Celui-ci rechignait.

— Mais avale-donc, lui disait sa femme, et que je sois pendue si cela ne te fait pas de bien.

— Madame a raison, intervint le docteur, qui assistait à la scène. Avalez... d'une façon ou de l'autre vous y gagnerez.

LE CANON MUET

NES Vaudois ont une admiration particulière pour Napoléon le grand. Ce n'est pas qu'ils soient batailleurs, oh ! non ; mais n'étant pas des ingrats, ils n'oublient point qu'ils lui doivent pour une bonne part leur indépendance. Le cadeau vaut bien un souvenir reconnaissant et fidèle.

Parmi les exemples de l'attachement des Vaudois à Napoléon, citons celui-ci :

Après Waterloo, le Conseil d'Etat vaudois fut

invité à faire tirer du canon en l'honneur de la victoire des alliés. L'invitation était un ordre. Mais les canonnières menèrent leurs pièces au fond du vallon de la Louve, ne les chargèrent de poudre que pour rire, en sorte que les détonations s'entendirent à peine.

On en riait encore bien des années après à Lausanne.

Ce n'est pas tout. — M. Y. s'en va l'autre jour solliciter un de nos conseillers d'Etat en faveur d'un ami qui convoitait une préfecture vacante.

Le solliciteur vante chaudement son protégé. Le conseiller d'Etat n'est point du tout converti. Il semble, au contraire, avoir très petite idée du candidat qui lui est proposé. Il fait part de ses sentiments à son interlocuteur.

— Bah! bah! fait celui-ci, tout cela peut être vrai; je sais très bien que *** a quelques défauts, mais il est si bon enfant.

— Bon enfant! bon enfant! tant que vous voudrez, réplique le magistrat; Cadet-Roussel aussi était bon enfant; pourtant, il n'a jamais été préfet.

Pas mal de toupet. — Un vagabond, on ne peut plus dépenaillé, demande l'aumône à un fin monsieur. Celui-ci le considère un moment et lui dit :

— Vous me demandez un secours et vous ne prenez même pas la peine de vous découvrir. Je vous trouve un tantinet sans gêne.

— Ne le prenez pas en mauvaise part, mon bon monsieur, mais il y a au coin de la rue un gendarme qui me reluque, s'il me voyait le chapeau à la main et mendiant, il me conduirait illico au clou, tandis que comme cela il pense que nous sommes de vieux amis qui causent ensemble.

ANECDOTES SUR LE LANDAMMAN D'AFFRY

(1798)

LOUIS d'Affry était membre du Grand Conseil de Fribourg, quand, à la fin de 1797 et au commencement de 1798, toute la Suisse fut menacée d'un orage révolutionnaire. Ce fut alors qu'on le nomma du Conseil secret et commandant des troupes du canton.

Le dernier jour du mois de janvier, à 9 heures du soir, il parut à l'improviste un bataillon vaudois à la porte de la ville où il voulut entrer. Bien que l'alarme fût grande parmi les bourgeois armés que d'Affry avait rassemblés à la hâte devant la maison de ville, il leur interdit à tous de s'approcher de la porte menacée; il défendit même qu'on battît le tambour, et lui seul, sans suite, en fredonnant une chanson, selon sa coutume — coutume grâce à laquelle il sut souvent, avant et après cet événement, détourner des discours déplacés ou des nouvelles indiscrettes — il se rendit à la porte de la ville, la fit ouvrir, parla avec amitié et dignité aux Vaudois, gagna leur confiance et obtint leur départ.

À la prise de Fribourg par Pijon, les Français avaient mis pour condition du ménagement de la ville que deux bataillons bernois qui s'y trouvaient se rendraient prisonniers. D'Affry obtint leur libre sortie. Il fut membre du gouvernement provisoire, qui ne dura que quelques semaines, et envoyé par lui au général Brune.

On entendit dire à d'Affry au commencement de la révolution : « La révolution est une maladie à laquelle il faut laisser son cours. Des moyens violents peuvent prolonger les angoisses, et des moyens doux les adoucir et les abrégier. »

L'E FEUILLETON



* FUMÉE *

XI

Le mémorable 15 septembre était terminé; mais il laissait de nombreuses traces après lui : toute une rangée de plats intacts; de plus les restes du boudin blanc et de beaucoup d'autres mets encore, reliefs inévitables d'un repas longtemps préparé. Qu'en faire ?

— Invitons la jeunesse, dit le pasteur.

— Invitons la jeunesse, répéta Adélaïde, qui, depuis le discours, tenait à se montrer toujours plus épouse soumise.

— Invitons la jeunesse, dit enfin en troisième Mlle Désirée, écho fidèle de tout ce qu'énonçaient ses parents.

Le soir même, je recevais déjà mon invitation pour le soir même.

Mme la ministre, voulant faire croire sans doute qu'elle préparait un second repas complètement à nouveau, pensa devoir user d'une petite ruse très simple d'ailleurs : elle transforma les restes de son dîner en un souper. Ce fut donc pour 5 heures du soir que la grosse Fanchon vint me convoquer, étant encore en grand costume, car elle avait dû servir à table le matin.

Malheureusement pour sa maîtresse, Fanchon de la cure n'est pas très fine. Comme elle se retirait après s'être acquittée de sa commission, elle me fit une de ces courbettes de campagne que vous connaissez, puis, prenant un ton persuasif :

— Au moins ne manquez pas de venir de bonne heure, monsieur Gustave, vous aurez du plaisir, j'en suis sûre. Et puis, le souper sera bon, poursuivait-elle d'un air convaincu, tandis qu'elle descendait les escaliers. Il en est resté des plats!... Il en est resté! C'est bien heureux, car sans cela qu'auriez-vous attrapé?... De la fumée, tout au plus. Madame l'a bien dit : ce sont les restes qui lui ont fait penser à cette invitation.

Malgré cette découverte, c'est à grands pas que le lendemain je m'avançais du côté de la cure. Quoi, me disais-je, Samson Ricard, notre pasteur..., la pudibonde Esther-Adélaïde..., réunir dans leur maison plusieurs jeunes gens des deux sexes! Je ne pouvais en croire mes yeux. Et néanmoins c'était bien elle, oui, la charmante, l'incomparable Marguerite qui cheminait là, à une petite distance devant moi; c'était elle en robe de fête, c'était elle se rendant à l'invitation!... Je ralentis le pas. Mlle Dumarel avait fait retentir la sonnette. Personne ne vint, et moi j'étais à vingt pieds en arrière, rougissant de honte, honteux de ma rougeur, cherchant partout quelque chose à admirer. Malheureusement je ne trouvais que des murailles. Je me mis à contempler les nuages avec beaucoup d'attention. La sonnette retentit pour la seconde fois. Décidément la grosse Fanchon était occupée à laver la vaisselle : je la maudissais de tout mon cœur. Une idée! faisons semblant d'avoir oublié un objet important... non mouchoir, c'est cela... Je pris un air fort désappointé et me remis en route du côté de notre maison. Et pourtant Mlle Dumarel, tournée du côté de la porte, ne me regardait pas; peut-être même ne m'avait-elle pas vu du tout...

Un quart d'heure après, je faisais mon entrée dans le salon de M. et Mme Ricard. Une vingtaine de jeunes gens « des deux sexes », presque tous catéchumènes de notre pasteur et par conséquent fort peu enclins à la causerie une fois qu'ils avaient franchi le seuil de la cure, étaient déjà rassemblés, assis sur des chaises, les bras pendants, la bouche close : ils avaient l'air de beaucoup s'amuser.

— Ah! vous voilà! ermite de vingt ans, me dit Samson Ricard lorsqu'il me vit apparaître. Vous avez donc pu vous décider à sortir de votre chambre? Bon, bon! Soyez le bienvenu dans ma demeure.

Puis il ajouta avec un tact que je lui connaissais et assez haut pour que tout le monde pût l'entendre :

— Espérons que bientôt vous comprendrez aussi la nécessité de sortir de votre inaction, qui, je dois, vous le dire, mon cher ami, fait beaucoup de peine à votre tante.

Cette exhortation paternelle avait attiré sur moi tous les regards. J'eus sur la langue une réponse qui n'eût pas fait preuve d'une grande soumission; je craignais de faire un scandale et me contins. Sans rien dire, je m'assis, moi vingt-et-unième sur une chaise, bouche close et bras pendants.

Aucun des invités ne manquait. Esther-Adélaïde recommença une charmante histoire qu'elle racontait pour la troisième fois depuis une demi-heure; elle voulait en faire jouir les derniers arrivants.

Retiré au fond de la chambre, je pouvais jeter à la dérobée des regards avides sur ma chère Marguerite. Oh! qu'elle était charmante, que ses manières me semblaient aimables! J'aurais volontiers écouté douze exhortations paternelles, si pour récompense elle eût consenti à m'adresser quelques paroles.

J'ai parlé, je crois, de sa robe de fête. Hélas! ce n'était ni de la soie, ni des dentelles, ni rien d'approchant : une simple étoffe rose, mais délicieuse à mon goût. Le dirais-je? Je me réjouissais de ce qu'elle n'était pas plus belle, et c'était presque avec bonheur que je me rappelais les pertes considérables qu'avait faites Mme Dumarel huit années aupa-

ravant, quelques mois après la mort de son époux, le major, et qui l'avaient forcée à venir vivre bien petitement dans la maison faisant face à la nôtre : si Marguerite était toujours la riche héritière que jadis chacun trouvait si heureuse, que serait-elle pour moi aujourd'hui ?

Cependant le pasteur s'était levé.

— Mes chers amis, nous dit-il, si je vous ai convoqués pour cinq heures déjà, ce n'est pas dans l'intention de vous faire languir trop longtemps chez moi; j'avais un projet : une promenade en bateau sur le lac! Le temps est magnifique, partons.

Chacun va sans doute choisir sa dame, pensai-je; nous ne pouvons nous rendre au port comme un troupeau de moutons... J'avais compté sans mon hôte. Déjà Esther-Adélaïde avait rassemblé ses poussins, toutes les jeunes filles, veux-je dire. Elle était partie en avant, et nous marchâmes sur ses traces, accompagnés du digne pasteur, qui nous recommandait surtout de bien prendre garde. Un accident est si vite arrivé sur l'eau!

On nous fit entrer dans deux embarcations, les demoiselles dans l'une, les messieurs dans l'autre : Esther-Adélaïde n'oubliait pas ses idées sur la décence.

Nous voguions de conserve. Par un malheureux arrangement, Marguerite me tournait le dos. Je m'étais blisé à l'extrémité de mon esquif, les jambes pendantes, l'une de ça, l'autre de là... et je me mis à rêver. Lorsque cela m'arrive, mon imagination marche vite. Je vis bientôt le lac s'évanouir, de grosses vagues se former et, blanches d'écume, rouler sur elles-mêmes, d'abord régulières, puis de plus en plus furieuses, bondir, s'entre-choquer, se détruire, repartir et se précipiter en hurlant le long de la plage. Je vis nos deux bateaux emporter par l'ouragan, vaciller comme des coquilles de noix et, poussés l'un contre l'autre, se disjoindre d'une façon terrible. Je vis Melchisédech-Samson au désespoir lever les mains au ciel. J'entendis sa femme supplier nos bateliers de se rapprocher du bord, et ceux-ci s'efforçant en vain d'obéir à ses instances. Je vis tout le monde en larmes.

Tout à coup, voici une vague plus gigantesque encore que les autres qui, rapide, s'approche et nous remplit de terreur. Elle atteint nos bateaux : l'un d'eux penche, se relève... la secousse a fait tomber quelqu'un à l'eau... c'est Marguerite!

Un long cri de désespoir a retenti à mes oreilles. Nos rameurs vont se précipiter dans les flots; mais déjà, rapide comme une flèche, je les ai devancés; je plonge et, disparaissant pendant quelques secondes, je ramène la jeune fille, que je tiens pâle et inanimée dans mes bras.

— Eh bien, Gustave, dit le pasteur ?

— Elle est sauvée! m'écriai-je, tout entier à ma rêverie.

À peine eus-je prononcé ces paroles, que je compris ma folie : garçons et filles portaient d'un homérique éclat de rire, et moi, je rougissais jusqu'aux oreilles.

Le reste de la promenade, je parlai beaucoup, pensant faire oublier mon : « Elle est sauvée! » mais de nombreux chuchotements m'avertirent que je n'y réussissais pas...

Le souper vit disparaître les restes du boudin blanc.

(À suivre.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Cette semaine le Royal Biograph offre au public un programme varié et du meilleur goût : « Le lieutenant Danny », un splendide drame mexicain avec ses effarantes chevauchées et une mise en scène superbe. Puis « Fatty à la fête », un des plus récents succès de fou-rire. Nul doute que ce film ne remporte un gros succès. Enfin le « Manoir mystérieux » et « L'otage », deux nouveaux épisodes de « Barrabas » qui de l'avis de tous les amateurs de bon cinéma placent ce film comme un modèle du genre, ce qui du reste n'est que mérité. Comme on peut en juger par le programme de choix qui permet de passer une agréable soirée dans une salle bien aérée et bénéficiant du maximum de sécurité. Dimanche 27 courant, matinée ininterrompue dès 2 1/2 heures.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édité resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.